

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest CASTELLA

Pierre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 369-372

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

PIERRE

IV.

Mais un jour arriva où sa section fut désignée pour aller relever le détachement du poste Bréchet.

Il partit un matin de septembre. La nature magnifique semblait faire un effort pour être encore plus belle qu'aux jours d'été.

Et lorsque la troupe fut en plein dans la montagne, quand au fond de la vallée, les villages apparurent tout petits au bord de la rivière, Pierre sentit en lui la griserie d'une vie nouvelle.

Enfin ! Enfin il quittait la ville, enfin il allait, chantant, vers ses rêves, vers sa montagne ! Et pour ses yeux c'était une joie intime de voir les petits alpins aux bérets sombres longeant à la file indienne les sentiers pierreux. Quand il passait sous les gros sapins, il en brisait un rameau, humait la résine poisseuse comme pour s'enivrer plus encore de son odeur vivifiante. Parfois, quand la colonne s'arrêtait près d'un torrent, il s'asseyait sur un caillou encore humide. Rêveur, il écoutait la chanson cristalline des cascates le murmure chanteur... et il lui semblait que cette eau limpide était comme le sang vivace des grands glaciers de là-Haut. Dans sa joie, il croyait que Dieu lui accordait le bonheur d'aller ainsi vivre au milieu des Alpes, au milieu de ce qui, maintenant, après son père, lui était le plus cher, pour mettre un lénitif sur les deux blessures de son cœur, la mort de son père et l'écroulement de sa fortune.

V.

Or un matin, après deux mois de service de poste, il se leva, toussant. Tout d'abord, il crut que c'était un rhume

passager et il prit quand même part avec les autres, à une course sur la neige. Mais, en rentrant, il toussa plus fort. La toux sifflante, la respiration gênée, la fièvre, assez faible le jour, mais brûlante vers le soir lui faisaient comprendre que vraiment il était bien malade. Et, ce qui le peinait le plus, ce qui lui montrait mieux qu'il n'était pas seul à se rendre compte de son triste état, c'était la conduite de ses camarades à son égard.

Jusqu'alors il avait peu d'amis dans le détachement. Son caractère assez calme d'ordinaire mais parfois susceptible et presque fier n'était pas ce qu'il aurait fallu pour se gagner l'amitié des autres plus ouverts et plus gais. Dans ses heures de loisirs il ne liait conversation qu'avec deux compagnons, le caporal Frissot et le soldat Dubront qui tous deux, s'étaient pris d'affection pour ce malheureux déclassé.

Mais quand la maladie le frappa, presque tous s'intéressaient à lui. Ils lui demandaient de ses nouvelles, lui donnaient des conseils.

Quand ils rentraient de course, les soldats du poste Bréchet venaient autour du banc où Pierre passait ses journées à lire quelques livres aux pages jaunies, à la couverture maculée de graisse à fusil, de taches d'encre. Ils lui disaient les choses vues pendant la marche, ils cherchaient des choses gaies, tout ce qui peut dérider le front d'un malade morose.

Alors Pierre comprit que cette gentillesse inaccoutumée on la lui accordait à cause de sa toux, à cause de ses traits tirés, à cause de son mal. Il comprit que les séjours dans la neige n'étaient pas faits pour lui, que la montagne serait peut-être la cause de sa mort.

La mort, il n'y avait jamais pensé sérieusement. La vie, bien que douloureuse parfois, il l'avait passée jusqu'alors comme l'enfant qui regarde toujours plus loin, qui se console de ses chagrins parce qu'il sait que la joie renaîtra,

engendrée par l'oubli des tristesses, mais qui ne songe pas que lui aussi finira.

Et maintenant, sur la montagne aimée, dans ce poste vers lequel il était monté joyeux pensant y trouver une vie nouvelle, dans le poste Bréchet, Pierre Arbois pensait à la mort.

Parfois, quand les autres étaient partis, quand la fièvre se calmait, il sortait du lit, grattait de l'ongle le givre opaque qui couvrait la fenêtre, pour voir la montagne haute. A l'aspect des glaciers qui, au loin vers l'Italie, perçaient les pans de brume, à la vue du ciel de France qui, là-bas, s'étendait tout gris sur les vallées profondes, il oubliait son mal.

Mais un frisson le secouait bientôt, la quinte reprenait plus aiguë et il rentrait, claquant des dents, au fond du lit encore chaud.

VI

Un jour, à dos de mulet, enveloppée dans de grosses couvertures, on le descendit vers la ville.

Maintenant, la neige nivelait la route et les bois noirs rompaient seuls la monotone blancheur. Sous le soleil hivernal les arêtes de glace des grands sommets semblaient taillées dans des diamants géants. Et Pierre aurait voulu marcher, s'élançer le piolet soudé au poing, vers les cimes vierges, grimper sur les pentes de neige, mais il se sentait tristement rivé sur le mulet au pas inégal et confié comme un enfant qu'on promène, à la garde du conducteur, un jeune Savoyard. Alors, ne pouvant pas errer dans les neiges, il laissait errer sa pensée. Il se voyait quelques mois auparavant montant, l'âme sereine, le chemin fuyant le long des pentes, traversant les bois embaumés. Et, maintenant, c'était l'hiver, le rude hiver des Alpes. Muets et glacés, les torrents semblaient attendre le printemps pour reprendre

leur course bondissante par dessus les rocs. Et Pierre pensait que ces torrents étaient comme lui arrêtés dans leur marche, mais que le printemps ne le libérerait pas, lui. A de certains moments, la fièvre le rendait somnolent et il dormait presque sur le cacolet d'osier. Dans ces courts sommeils, l'obsédente image de son bonheur brisé revenait, douloureuse. Souvent, aussi, le soldat qui l'accompagnait lui demandait si tout allait bien, lui disait quelques gentils mots, et Pierre, entre deux accès de toux sifflante lui répondait aimablement, car la tristesse avait adouci les angles saillants de son caractère.

Tout à coup, à un détour du sentier, la vallée apparut. En bas, sur les toits des maisons, les fumées des foyers grisonnaient dans l'air.

Alors, pensant à son village, le guide entonna un refrain vibrant de gaîté, le trio de la « Marche lorraine »

Fiers enfants de la Lorraine !

Car il était franchement heureux, lui. Sentant, que bientôt il se retrouverait au milieu de la vie normale, sentant que chaque pas l'éloignait du poste, de l'exil alpestre, pour le rapprocher de la vie paysanne, il traduisait son enthousiasme par le chant national.

Et Pierre essaya, lui aussi, de chanter, de paraître content. Il se rappela un air de Collège, répété en train les jours de sortie.

Le temps n'est plus de la folie !

Il ne finit pas le vers. Une quinte de toux lui rappela que ce n'était pas à lui à chanter.

(A suivre)

Ernest CASTELLA